

Aux historiens des périodes plus récentes, il reviendrait de nous expliquer dans quelles conditions ces particularismes ont pu survivre et influencer la vie politique des siècles suivants. Il serait également intéressant de préciser quel climat humain favorise dans les mentalités les résurgences de ces attitudes, voire des créations artificielles où l'on recourt aux phantasmes déjà évoqués par le Moyen Age ⁽⁷⁰⁾.

En conclusion, on serait tenté d'appliquer aux Pays d'Entre-Deux ces lignes de P. Vidal de la Blache, concernant la Bourgogne : « La position est propre à inspirer des tentations illimitées d'accroissement et de grandeur ; on s'explique le rêve de Charles le Téméraire. Mais il y a dans la structure géographique un principe de faiblesse interne pour les dominations qui essayèrent d'y prendre leur point d'appui ⁽⁷¹⁾. »

⁽⁷⁰⁾ A titre indicatif, quelques références :

E. LONGIN, La nation comtoise, *Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon. Procès-verbaux et mémoires, années 1915-1918*, Besançon, 1919, pp. 200-234.

M. CHAUME, Le sentiment national bourguignon de Gondebaud à Charles le Téméraire, *Mémoires de l'Académie de Dijon, Recueil mensuel*, année 1922, pp. 195-260.

E. MARTIN SAINT-LÉON, *Les sociétés de la nature. Etude sur les éléments constitutifs de la nation française*, Paris, 1930.

P. MAROT, Le patriotisme lorrain et le mouvement historique à Nancy au dix-neuvième siècle, *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 6^e série, t. XXXII (1934-1935), pp. LXV-LXXXVI.

Ch. AIMOND, *Essai sur le caractère et le génie lorrain*, Bar-le-Duc, s.d. [1957]; du même auteur, *Histoire des Lorrains. Essai sur leur vie politique, sociale, économique et culturelle*, Bar-le-Duc, 1960. Dans le premier de ces ouvrages, pp. 117-122, la conclusion intitulée « le génie lorrain », et, plus nuancée, la conclusion du second, notamment les pp. 507-523 : « Dans quelle mesure aux temps modernes et contemporains, le patriotisme français a-t-il pris la place du patriotisme lorrain, si celui-ci a jamais existé » (p. 508).

H. ELIE, *Réflexions sur l'histoire de Lorraine*, Paris, 1961 : « Chaque fois qu'un des tronçons de la Lotharingie s'est vu investi d'une puissance accrue, il s'est, en effet, emparé à nouveau de cette idée si ancienne et pourtant toujours nouvelle » (p. 20); « La persistance de celle (idée-force) de Lotharingie est plus étonnante, étant donné la faible durée du royaume de Lothaire. Il faut croire cependant qu'elle était dans la nature des choses, en dépit des conditions géographiques, puisque depuis lors les membres épars de ce royaume éphémère du petit-fils de Charlemagne ont à diverses reprises cherché à se ressouder » (p. 19).

A propos de l'ouvrage de L. LECLÈRE, *La question d'Occident. Les Pays d'Entre-Deux de 843 à 1921 : Régions rhodaniennes, Alsace et Lorraine, Belgique et Rhénanie*, Bruxelles, 1921, le compte rendu de F.L. GANSHOF, *Bulletin Philologique et Historique* (Bruxelles), t. 2 (1921), pp. 35 sv., n'a pu être consulté.

La légende de Guillaume Tell a inspiré l'essai de M. FRISCH, *Wilhelm Tell für die Schule*, s.l.n.d. (Francfort/Main, 1971), 125 pages.

⁽⁷¹⁾ *Histoire de France*, dir. par E. LAVISSE, t. I, 1^{re} partie, Tableau de la géographie de la France, par P. VIDAL DE LA BLACHE, Paris, 1903, pp. 245-246.

II

LA PARTICIPATION LIÉGEOISE
À LA CROISADE CONTRE LES HUSSITES EN 1421,
D'APRÈS JEAN DE STAVELOT

par

A. VANTUCH,

Membre de l'Institut d'histoire de l'Académie slovaque des Sciences

Le pays de Liège n'était pas au moyen âge sans contacts directs avec l'Europe centrale. Des colons nombreux sont venus, au XI^e siècle, s'installer en Hongrie, où ils conservaient — c'est Jean de Stavelot lui-même, ou son successeur qui le rappelle — pendant des siècles leur patois liégeois local, des clercs tchèques étudiaient à Liège dont Kosmas, notre meilleur chroniqueur (début du XII^e siècle) qui avait acquis dans la ville de Saint-Hubert les éléments de son beau latin. Mais l'influence indirecte que les deux pays exerçaient l'un sur l'autre était sans doute plus importante encore. Situés sur les deux flancs de l'Empire, les Pays-Bas aussi bien que la Bohême, centres autonomes capables d'une évolution propre, voulaient se libérer, mais la dépendance de l'un était la condition de la libération de l'autre. Lorsqu'au XIV^e siècle le centre de l'Empire se déplace vers l'est, l'histoire des pays rhénans devient histoire provinciale, leurs villes perdent en importance ⁽¹⁾, et, par contre-coup, les Pays-Bas peuvent tenter leur politique d'indépendance qui, grâce à la ténacité de leurs chefs, portera finalement fruits. Si au début du XV^e siècle l'empereur Sigismond était moins intransigeant sur les droits de l'Empire sur les Pays-Bas, c'est qu'il était, comme le faisait remarquer déjà Henri Pirenne, trop occupé en Bohême. Il y avait, dans la formation des Etats européens, un

⁽¹⁾ ALBIN-FRINGS, *Geschichte des Rheinlandes*, Essen, 1922, t. I, p. 162.

jeu des forces dont l'étude comparée serait peut-être utile pour l'intelligence de la carte actuelle de l'Europe.

Mais je me propose aujourd'hui un but plus modeste, bien que passionnant pour l'historien venant de l'Europe centrale. C'est le récit de Jean de Stavelot, écrivain fécond, chroniqueur de renommée de l'histoire liégeoise, continuateur de Jean d'Outremeuse. Son témoignage sur la II^e croisade contre Prague, qui avait échappé aux historiens des guerres hussites, pourrait bien renouveler notre conception de la II^e croisade — celle de 1421 — et nous faire mieux comprendre surtout les causes de son échec ⁽²⁾.

Le récit de Jean de Stavelot peut se diviser en trois parties d'inégale longueur dont la première est la plus importante, et aussi la plus intéressante (pp. 186-192 de l'édition Borgnet). C'est elle qui contient le plus de précisions nouvelles confirmant ou complétant ce que nous savons par ailleurs sur la II^e croisade.

La deuxième partie (pp. 192-193) relate une petite escarmouche où les Liégeois se sont vaillamment battus contre un petit détachement des Hussites qui leur avait tendu un piège à proximité d'un endroit marécageux pour s'emparer de leurs provisions. L'épisode n'est pas localisé ni daté, mais son authenticité — à part, sans doute, un certain embellissement — ne fait pas de doute. Dans l'armée des croisés on avait chaque jour à subir et à repousser des harcèlements de cette sorte.

La troisième partie (pp. 193-194), en revanche, est purement légendaire, ou plutôt elle confond et travestit des événements réels d'une telle façon qu'il est assez difficile de les déchiffrer. Mais ce sont des événements postérieurs, de l'aveu même du chroniqueur qui voulait donner un dénouement satisfaisant à son récit.

L'éditeur de la chronique avait noté comme vraisemblable la présence de Jean dans l'armée des Liégeois. Il se fondait surtout sur l'emploi du pronom « nous » dans le corps du récit :

(2) Les sources les plus importantes : FR. PALACKY, *Urkundliche Beiträge zur Geschichte der Hussitenkriege*, Prag, 1872 / et, déjà auparavant, dans *Archiv cesky*, K. HÖFLER, *Geschichtsschreiber der hussitischen Bewegung in Böhmen*, Wien 1856 / *Fontes rerum austriacarum scriptores*. Quelques documents aussi dans la collection *Reichstagsakten* (RA). Nulle part on ne mentionne Jean de Stavelot. Pour les études générales, cf. F.M. BARTOS, *Husitská revoluce*, Prag, 1965, mais qui ne renouvelle en rien les récits antérieurs et notamment celui de K. DVORAK, II. *vyprava krizáku do Cech* (La II^e expédition des croisés en Bohême), dans *Sbornik historický*, 1884, pp. 360-366.

« Et à prendre le siège devant ledit casteal ilh awissent volentier greveis nos bons cristiens, mains nostre sires Dieu estoit garde de se bons amis, car onques ne *nos grevarent*. » (P. 191.)

L'affirmation absolue que le pronom « nous » exprime ici semble à première vue autoriser la conclusion de Borgnet d'autant plus que Stavelot nous donne une foule de détails qui se communiquent difficilement et qui respirent l'atmosphère du vécu. Il nous indique correctement l'itinéraire et la durée du séjour dans telle ou telle ville, décrit le paysage, les vignes devant Zatec (Saaz), les champs couverts de blé, le passage magnifique des ponts, les « belles tavernes » où les gens, munis de sauf-conduit, vendent « toute sorte de vin et de victuailles ».

Il rapporte des faits ignorés jusqu'à présent et qui enrichissent considérablement ce que nous savons sur l'itinéraire et les causes de l'échec de la croisade, mais en revanche, il s'embrouille singulièrement dès qu'il aborde les événements postérieurs. Et cependant l'examen du texte ne laisse pas de doute : Stavelot n'a pas pris part à la croisade ; ce qu'il en rapporte, il le doit aux gens de « Monsangneur Johans de Wallenroide » comme il l'indique lui-même.

Il introduit en effet sa deuxième partie comme suit : « Ors est-ilh temps que je vos die une aultre adventure que, en temps que monsangneur de Liege revient de Praige, avint. Ilh resovient adonc aux amis de monsangneur Johans de Wallenroide, qui jadis avoit esteit evesque de Liege, *de che que en dit païs ons leur avoit fait et leur estoit advenus, com dit est chi-devant*. » (P. 192, souligné par nous.) Jean transcrit donc ici le récit des témoins oculaires de la croisade à laquelle il n'a pas pris part, témoins d'une grande mémoire visuelle et qui — parlant allemand — ont pu recueillir bien des bruits sur ce qui se passait en Bohême.

Nous passerons rapidement sur la troisième partie du récit qui paraît une énigme pour l'historien. « Puisque nous avons tant parlé des Praguois, dit Jean de Stavelot, je vous en dirai la conclusion. » Et de nous raconter comment un seigneur puissant de Bohême qu'il appelle tout court Baro, s'entendit avec le duc d'Autriche Albert pour infliger aux Hussites une défaite décisive, « où furent ochis lesdis mescreans hérétiques ». Cette bataille est censée avoir eu lieu « sains après la revenewe » de l'expédition liégeoise, donc en 1426. Or, en 1426 les croisés essuient, en revanche, une cuisante défaite devant Ustí (Aussig), une des plus sanglante et dont l'effroi et l'épouvante se répandent jusqu'au Rhin. Et Procope le Chauve,

capitaine des Taborites, successeur de Ziska, loin de mourir, fait son apparition glorieuse comme grand chef militaire précisément dans cette année 1426. Dans les années qui suivent, les armées hussites sont assez fortes pour passer à l'offensive et dévaster notamment l'Autriche.

Et pourtant, comme dans les épopées, ce récit n'est pas tout à fait faux. En effet, en 1426, le puissant seigneur de Wartemberg était assiégé dans son château de Kostomlaty près de Litomerice par un capitaine hussite Jakoubek de Vresovice. Celui-ci se laisse tromper par une fausse manœuvre de ses adversaires et tombe dans une embuscade qui, par ailleurs, n'a point de suites fort graves. Jakoubek subit des pertes, mais se ravise rapidement et Wartemberg ne réussit même pas à débloquer son château⁽³⁾. Comment ce petit fait d'armes s'est-il transformés en une victoire décisive ?

Je pense que par la tendance naturelle dans une guerre malheureuse, celle de transformer en victoire tout ce qui y ressemble un peu, la rencontre de Kostomlaty pouvait, rapportée en Allemagne, peut-être par les propres soldats de la croisade, passer pour une consolation, puis pour la victoire. Cependant huit ans plus tard, les seigneurs tchèques, lassés des guerres continuelles, lassés aussi de leurs amis taborites eux-mêmes, rencontrent non loin de Prague, près de Lipany, les Taborites, font sortir, par une manœuvre habile, de leur rempart des charriots et les écrasent dans une bataille qui met effectivement fin aux guerres hussites. Procope le Chauve y tombe avec les siens et le carnage est tel qu'on n'a même pas réussi à trouver son cadavre. Il y a quelques ressemblances lointaines entre les deux batailles. Lipany est non loin de Prague ; dans les deux cas c'était la ruse qui triomphait. Cela suffit à Jean pour associer et confondre. La victoire fut annoncée au pape, dit-il, qui a rendu grâce à Dieu par des « messes spéciales et des processions » et les peuples survivants de Bohême « refurent biencreans en Dieu ». Ceci ne peut se rapporter, évidemment, qu'à Lipany qui a amené les Tchèques effectivement à la paix politique aussi bien que religieuse et qui a fait monter au trône de la Bohême, après Sigismond de Luxembourg mort en 1436, le duc d'Autriche Albert (Albert V, roi de Bohême en 1437). Il faut donc conclure que Jean composait son récit en 1437 au plus tôt — mais plus tard vraisemblablement

⁽³⁾ K.V. ZAP, *Vypsání husitské války* (Récit de la guerre hussite), Prague, 1920. Bartos ne mentionne point cet épisode, pp. 150-151.

au moment où les guerres hussites étaient définitivement terminées, le pays pacifié et où Albert d'Autriche était roi de Bohême. On a associé la mort de Procope à Lipany avec un fait d'arme insignifiant qui s'était passé huit ans plus tôt et auquel le duc d'Autriche a pris activement part. Un autre petit fait le confirme : le seul seigneur connu de Stavelot, est un baro de « Raelborch » qui aurait eu six châteaux près de Prague et défendait « toutes les personnes biencreans en Dieu ». On cherche cependant en vain un personnage de ce nom. Peut-être s'agit-il du grand burgrave du royaume de Wartemberg qui en 1421 avait effectivement soutenu les croisés en assiégeant le château de Ziska⁽⁴⁾. Or la petite escarmouche de 1426 transformée en grande victoire était remportée également par Wartemberg, mais qui est ici appelé « baro », « ledit chevalier Baro », cette fois avec majuscule. Je pense qu'il s'agit de Borek, vainqueur de Lipany qui, d'ailleurs, est ensuite devenu également le grand burgrave du royaume. Jean de Stavelot qui se souvenait de Wartemberg — et peut-être aussi de Roseberg, un autre allié puissant de Sigismond — l'identifia avec le puissant seigneur adversaire des hussites, vainqueur de Procope. D'ailleurs Stavelot lui-même nous a laissé en quelque sorte une autre preuve de sa confusion. Quelque 250 pages plus loin, décrivant les événements de 1434 il mentionne assez longuement la bataille de Lipany qui fut fêtée, dit-il, à l'église de Saint-Lambert par un Te Deum solennel. L'indispensable Albert, duc d'Autriche qui, en réalité, n'avait rien de commun avec la bataille de Lipany, est de nouveau nommé parmi les vainqueurs, avec des armées des villes de Plzen et de Prague. Cela suppose une rédaction assez tardive de la chronique ; mais toutes les vues générales de Jean de Stavelot sur les Hussites sont assez tardives. Il ignore complètement Ziska, le grand capitaine hussite mort en 1424. Au début de son récit, il distingue trois sortes d'hérétiques en Bohême : Wiclistins, Husistins et Orphanistins. L'emploi des deux premiers nous est courant, mais les derniers, les « orphelins » de Ziska, n'ont pris ce nom qu'après 1424. Au moment de la croisade où Jean avait pris part, Ziska se tenait près de Slany avec une puissante armée, tandis que

⁽⁴⁾ *Articuli de Picardis* publiés par HÖFLER, t. I, p. 519, mentionnent parmi les fidèles de l'empereur un « Ralsko de Wartemberk », mais Jean de Stavelot confond ici plusieurs personnages.

Procope, simple prêtre taborite à cette époque, sans gloire et sans renommée, n'était connu de personne. Et pourtant, Jean de Stavelot ignore Zizka et fait de Procope un capitaine « tout redobteit et puissans, qu'ilh n'avoit si gran sangneur fair tout le dit ruyaulme qui oisost dire ou faire contre sa volonteit » (p. 187). Cela nous autorise à conclure, je pense, que rédigeant, vers la fin de sa vie, sa chronique, il avait tout simplement inséré des souvenirs fort précis — ou même des notes — dans un cadre général contemporain. Car, à la différence de ce cadre et de cette troisième partie analysée, le propre récit de la croisade étonne par sa précision et son exactitude.

Le récit de Jean de Stavelot comme source historique

Je ne m'étendrai pas sur les noms des participants où les sources dont nous disposons ne sont pas d'accord et où le témoignage de Jean n'a pas toujours assez de poids pour faire pencher la balance de l'un ou de l'autre côté. Voici le plus important : Jean de Stavelot complète les autres sources en attribuant à l'archevêque de Cologne un rôle de juge qui doit se prononcer sur l'orthodoxie des habitants de Kadau (Kaaden) et en condamne 4.004 comme hérétiques et de « male créanche »⁽⁵⁾. Avançant ensuite en direction de Zatec (Saaz), la grande forteresse hussite, les croisés assiègent en route Bilina que Stavelot ne nomme pas expressément, se bornant à décrire le camp des croisés devant la ville et sans nous dire pour quelles raisons l'armée avait interrompu le siège de cette ville.

Devant Zatec (qu'il appelle Soulche), son récit abonde de nouveau en détails pittoresques qui, sans les contredire expressément, ne sont pas toujours en accord avec les autres sources. A l'en croire, les assiégeants vivaient en opulence, mangeant et buvant à satiété, car les marchés bien fournis mettaient l'armée à l'aise. Nul combat n'est mentionné et la ville n'était, d'ailleurs, assiégée que d'un côté. Les chroniques allemandes se plaignent, au contraire, du manque de fourrage pour les chevaux et de l'épouvante que

⁽⁵⁾ Il ajoute qu'on les a tous tués. La ville de Nuremberg possédait un rapport qu'elle a communiqué aussi à Ulm (BALACKY, *Urkunden*, t. I, p. 149). Mais ce rapport est perdu et Jean de Stavelot est ici la seule source à mentionner ce « jugement ».

l'approche de l'hiver jetait parmi les croisés. Mais je donnerai ici plutôt raison à Stavelot qui nous a déjà décrit de longues colonnes de chariots apportant des provisions qui abondaient, à l'en croire, dans l'armée⁽⁶⁾.

Mais ce qui surprend le plus dans la chronique liégeoise, ce sont les raisons qu'elle donne de l'échec final de l'expédition. On savait depuis longtemps que les croisés étaient loin d'être unanimes, que l'absence du commandement unique rendait difficiles les opérations militaires, qu'on tenait rancune à l'empereur Sigismond qui promettait toujours et ne venait jamais, mais on pensait, en général, suivant en ceci les sources tchèques, soit à la peur de Zizka qui se tenait près de la ville de Slany, soit à l'épouvante causée par un miracle⁽⁷⁾.

Stavelot apporte deux nouveaux éléments dans le débat : tout d'abord Louis de Bavière aurait déclaré que la ville de Saaz « avoit estait de temps passeit à ses ancesseurs, et se ons le gangnoit, ilh voloit qu'ilh li fust rendue, car ilh apartenoit à luy, et se che non, ilh prendroit la guerre avec ses aidans contre cheaux qui voroient faire le contraire » (p. 192).

Ainsi, Louis aurait menacé de guerre ses propres alliés ! Stavelot avance même que les bourgeois de Zatec étaient en pourparlers avec lui. En soi, la chose n'était pas impossible. On sait par ailleurs que la ville négociait avec les croisés⁽⁸⁾. D'autre part on accusait l'empereur d'être trop favorable aux Hussites, et on excitait même les princes allemands à élire un autre empereur, s'il tardait toujours à venir (« de alio rege Romanorum, si non venerit, electores volunt providere »)⁽⁹⁾. La chronique de Cologne datant de la fin du

⁽⁶⁾ « Et avoit en chely oust plusieurs grans marchiés par devant les tentes des grans sangneurs, à belles tavernes qui vendoient de toutes tiers (sortes) de vin et de toutes manieres de vitalhes ; et de teiles marchiefs en y avoit plus de X en che oust, et leurs venoit tousjours de quant qu'ilh les besongnoit, car li sauf-conduit y estoit criels por venir et alleir salvement tous cristiens, eaux et leurs denreis » (p. 192).

⁽⁷⁾ *Chronicon Treboniense* (HÖFLER, t. I, p. 64) attribue la victoire à Zizka qui n'y était sûrement pour rien. Brezová croit à un miracle de Dieu qui a exaucé les gémissements et les plaintes des femmes et des enfants : « Apparuit namque una velut flavea columna super tentoria, transferens se de uno ad alterum, et ubi stabat columna ... ibi stabat flamma. Et omnes fugientes rebus relictis vix poterant vitam salvare ».

⁽⁸⁾ Sigismond accusait notamment ceux de Nuremberg d'avoir vendu des munitions à la ville assiégée (HÖFLER, t. I, p. 189). D'autres accusations ne manquaient pas (PALACKY, t. I, pp. 163-164).

⁽⁹⁾ HÖFLER, t. I, p. 496.

xv^e siècle accuse également l'empereur : « Quia rex Bohemiae favebat Husitis (...) sunt ad propria (...) parva cum utilitate »⁽¹⁰⁾. On admettait même, bien que la lettre ne se soit pas conservée, que les croisés avaient écrit à l'empereur, le sommant de dire sans équivoque s'il fallait compter avec son aide. Mais les historiens ont, en général, accordé peu de crédit à ces rumeurs. Or, Stavelot parle expressément des lettres envoyées par Sigismond « a tous les sangneurs », alléguant « qu'ilh lui desplaisoit qu'ilh ardoient et destruoient ensi son païs ; s'ilh y avoit des malscreans, ilh les corregeroit bien sens eaux » (p. 192). Texte capital, car les croisés, à cette nouvelle « se departirent tous, et en r'allat chascun en son païs ». L'empereur seul serait donc responsable de l'échec subi par la II^e croisade devant Zatec. Que faut-il penser de cette explication ?

La lettre des chefs militaires à l'empereur existait. Laurence de Brezová la mentionne expressément⁽¹¹⁾. Mais il ne sait rien d'une réponse de Sigismond. C'est pourquoi les historiens de la II^e croisade n'ont fait aucun cas de la prétendue lettre des seigneurs allemands à Sigismond. Mais tout étrange que cela puisse paraître, Stavelot n'est pas seul à attester la réponse de l'empereur. Nous possédons, outre les documents publiés par Höfler et Palacky, deux lettres de personnes qui ont pris part au siège. Celle des mercenaires suisses qui écrivaient à la ville de Zurich le 18 septembre et celle d'un Bavarois anonyme qui envoyait trois jours plus tard à son frère une longue lettre sur la croisade et la situation militaire des croisés devant Zatec.

Or le Zurichois mentionne lui aussi la réponse de l'Empereur et s'exprime à ce sujet comme suit :

« item ist des kungs bottschaft ouch bi den fursten gezin, und spricht man, er sutl bi acht tagen komen. Ab abr dar sie oder nit, kömen wir nit wissen »⁽¹²⁾.

C'est-à-dire : les ambassadeurs du roi étaient de même chez les princes et on raconte qu'ils viendraient, dit-on, au cours des huit jours prochains. On ignore si cela se fait ou non.

La lettre est datée le 18 septembre. Les croisés au bout de leur patience attendaient encore 14 jours avant de brûler le 2 octobre

⁽¹⁰⁾ ZACH, o.c., p. 360.

⁽¹¹⁾ HÖFLER, t. I, p. 496 : « ad regem Sigismundum dirigunt ambassiatam de iuramento quod ad Constantia pertineret ».

⁽¹²⁾ Reichstagakten, VIII, p. 97.

leurs bivouacs et de partir. Et ce n'est qu'à peu près à la même date que Pipa attaque, à la tête de l'armée impériale, la Moravie de l'Est.

A-t-il vivement reproché aux croisés de ne pas assez ménager le pays ? Ici encore le témoignage de Stavelot me semble difficile à récuser. Le Liégeois parle d'un pays lointain, et il n'a aucun intérêt à noircir ni les princes ni l'empereur. Encore moins est-il capable d'inventer dans ce domaine qui lui était absolument étranger. Les faits corroborent d'ailleurs ses dires : en juin 1421, les seigneurs bohêmes et moraves rassemblés à la diète de Cáslav, envoyaient à Sigismond une importante missive, publiée déjà par Palacky⁽¹³⁾. Parmi les 14 griefs énumérés dans la lettre, 4 reprochent durement à l'empereur d'avoir permis aux étrangers de mettre le pays à feu et à sang. Le quatrième grief dit notamment :

« Les princes et étrangers en entente avec Ta Majesté ont mis à feu, dévastaient et pillaient le pays de Bohême, brûlant les Tchèques fidèles, ecclésiastiques aussi bien que laïques, hommes, femmes et enfants, et faisaient violence aux pucelles et aux dames. »

Ce n'était pas pour la première fois, car leur missive s'était croisée vraisemblablement avec une lettre que l'empereur avait datée à Trencín, en Slovaquie, le 27 mai. Il se défend d'être ennemi de la Bohême, accuse les seigneurs d'être eux-mêmes à l'origine du mal et continue :

« Dieu sait quelle pitié nous avons des maux subis par ce pays. Et c'est pourquoi nous avons retardé et nous retardons encore, car il nous déplairait de voir cette couronne dévastée, et qui plus est, par les étrangers. » (*Ibid.*)

L'empereur avait en effet des intérêts à ménager. A la Diète, les seigneurs moraves refusaient encore de le déclarer déchu du Trône. Les Tchèques eux-mêmes voulaient le reconnaître comme leur roi, « si Dieu en exprime nettement sa volonté ». En outre, l'empereur devait se constituer un parti parmi la noblesse tchèque dont les sentiments patriotiques étaient très vifs. Car, sur ce plan, les armées étrangères ne distinguaient pas. Bezold ayant noté la haine presque mystique que les croisés éprouvaient à l'égard de tout ce qui ne parlait pas allemand, pense qu'« il était malaisé,

⁽¹³⁾ PALACKY, *Archiv cesky*, III, p. 226.

pour le roi, de donner son accord, ou même son appui, à l'expédition » (14).

Jean de Stavelot lui-même nous avertit qu'on se maintenait dans le pays mettant le feu partout, dans les maisons et granges, partout où habitaient les gens et qu'ils allaient « tout exilant et ardent, le pais à diestre et à seniestre, com gens enchainnies ». Sans doute, Sigismond, aux prises avec des difficultés aussi bien en Bohême où on le détrônait (15), qu'en Allemagne qui menaçait, mais pour des raisons opposées, de le faire, hésitaient trop longtemps sur le parti à prendre. Mais il se souciait médiocrement de régner sur un pays dévasté, conquis par des étrangers dont la masse énorme, une fois vainqueur, serait aussi difficile à repousser que les Hussites eux-mêmes.

(14) K. BEZOLD, *Kaiser Sigmund und die Reichskriege gegen die Hussiten bis zum Ausgang des III. Kreuzzuges*, München, 1872, p. 50.

(15) Les envoyés que la Diète de Bohême a chargés de mission auprès de Vitold, prince de Litvonie, furent capturés par le comte Jean de Ratibor qui les a livrés, malgré les protestations et les menaces de Vitold, à l'empereur. L'heureuse nouvelle de la capture devait atteindre l'empereur avant le 20 septembre et avait, sans doute, beaucoup contribué à retarder son attaque contre les Hussites.

III

MARC DE BADE AU PAYS DE LIÈGE EN 1465

par

J.-L. KUPPER,

Assistant à l'Université de Liège

Perdue au cœur de la lutte entre le pays de Liège et la maison de Bourgogne, la brève apparition de Marc de Bade et de son frère, le margrave Charles I^{er} de Bade sur la scène politique liégeoise (avril-septembre 1465) n'a guère jusqu'ici retenu l'attention de nos historiens (1).

L'épisode, pourtant, ne fut pas sans incidence, puisqu'il accéléra le processus qui conduisit bientôt le pays de Liège à la catastrophe. D'autre part, les problèmes qu'il soulève restent ouverts, à commencer par l'établissement des mobiles qui déterminèrent deux princes originaires de l'Allemagne du Sud à lier leur destinée à celle d'une principauté épiscopale des Pays-Bas.

La documentation liégeoise — dans laquelle il faut mettre hors pair la *Chronique* d'Adrien d'Oudenbosch (2) — ne fournissant

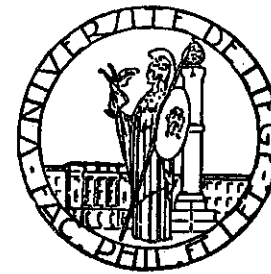
(1) Exposés généraux : G. KURTH, *La Cité de Liège au Moyen Age*, t. III, Bruxelles-Liège, 1910. — H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. I, in-4°, Bruxelles, s.d., pp. 391-414. — J. BARTIER, *Bourgondie's indringen in het prinsbisdom Luik*, *Algemene geschiedenis der Nederlanden*, t. III, Anvers-Bruxelles-Gand-Louvain, 1951, pp. 299-312. — J. LEJEUNE, *La Principauté de Liège*, 2^e éd., Liège, s.d., pp. 87-109. — *Id.*, *Liège, de la Principauté à la Métropole*, Anvers, 1967, pp. 153-182, et Introduction historique, *Exposition Liège et Bourgogne (Catalogue)*. — R. VAUGHAN, *Philip the Good. The apogee of Burgundy*, Londres-Harlow, 1970, pp. 391-397. — J. BARTIER, *Charles le Téméraire*, 2^e éd., Bruxelles, 1970, pp. 88-98. — Le travail de H.-L. SELDNER, *Lüttich, die zweite burgundische Dynastie und die Markgrafen Karl und Markus von Baden 1455-1468*, 3 fasc., Rastadt, 1865-1867, a fort vieilli.

(2) Publiée par C. DE BORMAN, Liège, 1902 (*Société des Bibliophiles liégeois*). — Moine de l'abbaye de Saint-Laurent à Liège, Adrien d'Oudenbosch († 1482) commence à rédiger sa chronique en 1468, d'après son *Diarium*, journal qu'il a tenu de 1450 à 1468 et dont de larges extraits sont reproduits en note dans l'édition de la *Chronique*. Cf. S. BALAU, *Les Sources de l'histoire de Liège*

Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres
de l'Université de Liège Fascicule CCIII

LIÈGE
ET
BOURGOGNE

*Actes du colloque
tenu à Liège
les 28, 29 et 30 octobre 1968*



1972

Société d'Édition « Les Belles Lettres »
95, boulevard Raspail, Paris (VI^e)

trouverez tel que le Roy, à la grace duquel je me submectz du tout, vous en saura gré.

Et se chose vous plaist que faire puisse, mandez le moy et commandez car ^(s) votre homme prest et appareillié à toutes choses possibles acomplir, comme Dieu le scet qui, tres chier et honoré Sr., vous doint joye, santé et bonne vie et longue.

Esript à Treith le VII jour d'avril, de ma main

L'évesque de Soissons
le tout vostre serviteur et ami.

(s) Un mot illisible.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface	7
Introduction	9
Allocution d'ouverture du colloque	11
I. <i>Lotharingie, Bourgogne ou Provence? L'idée d'un royaume d'Entre-Deux aux derniers siècles du moyen âge</i> , par M. Jean SCHNEIDER, professeur à la Faculté des Lettres de Nancy	15
II. <i>La participation liégeoise à la Croisade contre les Hussites en 1421, d'après Jean de Stavelot</i> , par M. Anton VANTUCH, membre de l'Institut d'histoire de l'Académie slovaque des Sciences	45
III. <i>Marc de Bade au pays de Liège en 1465</i> , par M. Jean-Louis KUPPER, assistant à l'Université de Liège	55
IV. <i>Les campagnes liégeoises de Charles le Téméraire</i> , par le Colonel Charles BRUSTEN	81
V. <i>Les poèmes de langue française relatifs aux sacs de Dinant et de Liège, 1466-1468</i> , par M. Claude THIRY, licencié en philologie romane et aspirant F.N.R.S.	101
VI. <i>La politique liégeoise de Charles le Téméraire</i> , par M. Pierre GORISSEN, professeur aux Facultés de Courtrai de l'Université de Louvain	129
VII. <i>Guy de Brimeu, seigneur d'Humbercourt, lieutenant de Charles le Téméraire au pays de Liège</i> , par le Dr PARAVICINI de l'Université de Heidelberg	147
VIII. <i>Les agents de Charles le Téméraire dans la principauté de Liège</i> , par M. John BARTIER, professeur à l'Université libre de Bruxelles	157

	Pages
IX. <i>La confiscation de biens des sujets du prince-évêque de Liège dans les ressorts de Poilvache, Montaigne et Bouvignes</i> , par M ^{me} M.-R. THIELEMANS, chargé de cours à l'Université de Bruxelles	165
X. <i>Liège entre France et Bourgogne</i> , par M. Paul HARSIN professeur à l'Université de Liège	193
Table des matières	257

BIBLIOTHÈQUE
DE LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

Président : M. DELBOUILLE — Administrateur : J. STIENNON

*Les prix s'entendent en N. F.
Les fascicules CLXI et suivants peuvent être livrés sous une reliure de toile :
le prix indiqué au catalogue est alors majoré de 6,00 N. F.*

CATALOGUE CHRONOLOGIQUE
DES DIFFÉRENTES SÉRIES

SÉRIE IN-4° (30 × 27,5) « PUBLICATIONS EXCEPTIONNELLES ».

Cette série n'est pas comprise dans le Service des Echanges internationaux.

Fasc. I. — RITA LEJELINE et JACQUES STIENNON. *La légende de Roland dans l'art du moyen âge*. 1966. 411 + 405 pp., 63 pl. en couleurs et 510 pp. en noir (2 volumes) (Prix Achille Fould de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres) 2.900 Fb
(pour la Belgique)

Les commandes sont à adresser à : Editions Arcade,
299, avenue van Volxem, Bruxelles.

Fasc. II. — PIERRE COLMAN. *L'orfèvrerie religieuse liégeoise du xv^e siècle à la Révolution*. 1966. 298 + 111 pp., 244 pl. en noir (2 volumes) 1.250 Fb

Les commandes sont à adresser à : Société Desoer,
21, rue Sainte-Véronique, Liège.

SÉRIE IN-4° (30 × 23) ATLAS LINGUISTIQUE DE LA WALLONIE.

Cette série n'est pas comprise dans le Service des Echanges internationaux.

Tome 1 : Introduction générale. Aspects phonétiques (100 cartes et notices). Rédigé par Louis REMACLE. 1953. 304 pp. 1.000 Fb

Tome 2 : Aspects morphologiques (122 cartes et notices). Rédigé par Louis REMACLE. 1969. 354 pp. 1.350 Fb

Tome 3 : Les phénomènes atmosphériques et les divisions du temps (70 cartes, 208 notices). Rédigé par Elisée LEGROS. 1955. 384 pp. 1.350 Fb

Les commandes sont à adresser à : Imprimerie Vaillant-Carmanne, 4, place Saint-Michel, Liège.

SÉRIE GRAND IN-8° (Jésus) 27,5 × 18,5.

Fasc. I*. — MÉLANGES GODEFROID KURTH. Tome I. *Mémoires historiques*. 1908. 466 pp. Epuisé

Fasc. II*. — MÉLANGES GODEFROID KURTH. Tome II. *Mémoires littéraires, philosophiques et archéologiques*. 1908. 460 pp. . . . Epuisé